Trente-troisième Année. — N° 170 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES. LUNDI 18 JUIN 1888

JOURNAL DE ROUBAIX

PRIX DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 fr. — Un an, 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs. — La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17 — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42
Directeur : ALFRED REBOUX
AGENCE SPÉCIALE A PARIS : Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Curé-Saint-Etienne 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34, à Bruxelles, l'OFFICE DE PUBLICITÉ.

ROUBAIX, LE 17 JUIN 1888

Élection Sénatoriale du 21 Juin 1888

DÉPARTEMENT DU NORD

CANDIDAT :

LE GÉNÉRAL L'HÉRILLER

GRAND-OFFICIER DE LA LEGION-D'HONNEUR

L'EMPEREUR GUILLAUME II

« Guillaume II sera un guerrier de paix, » tel est le mot par lequel un prince, royal lui aussi, impérial même, résumait, il y a trois mois, une longue conversation sur cette énigme vivante qui était hier le Kronprinz d'Allemagne, qui aujourd'hui a été salué Empereur.

Pour faire un portrait exact de Frédéric III, il suffirait de tracer le portrait ressemblant de l'impératrice Victoria ; feu l'Empereur était un intelligent et doux reflet du héros de sa femme. Mais le nouveau chef de la maison de Hohenzollern est l'inconnu ; on ne lui sait qu'un maître, le chancelier ; et l'on n'est pas sûr que l'élève, devenu souverain, reste souple, docile, obéissant. Les uns prétendent que le Prince est un jeune homme d'esprit, de tête et de cœur. Les amoureux du parallèle le comparent déjà au grand Frédéric.

D'autres le voient lourd, borné, soldat sans race et sans éducation. Tous mettent du leur dans le portrait. Tous regardent le jeune homme avec les yeux de l'affection ou de la haine, c'est-à-dire avec des yeux aveugles. Sur un seul point, amis et ennemis sont d'accord : à croire ceux qui connaissent ou prétendent connaître Guillaume II, le commencement de son règne serait le commencement de la guerre.

Pour lui, dit-on, tout ce qui n'est pas l'uniforme ne pèse pas un fétu de paille; pour lui, l'armée est une divinité et il est le dieu de l'armée allemande; on ne l'a jamais vu que dans les casernes, dans les banquets d'officiers, dans les revues. Tout cela est vrai; autre chose aussi : tandis que le père avait choisi pour conseiller militaire le général Blumenthal, le général artiste, le fils, lui, s'est entouré des soldats qui ne sont que soldats, les Kleist, les Pape, les Waldersee. Mais cela prouve-t-il qu'il veuille partir en guerre? Non, certes.

Si Guillaume était un jeune fou — ce qu'il n'est pas — la gloire des revues, les applaudissements des casernes lui suffiraient. Il jouerait au soldat et se laisserait conduire par le chancelier, qui certes ne le mènerait pas à la guerre.

Mais si, au contraire, Guillaume est un habile, un souverain soucieux de son devoir et du bonheur de son peuple, il se souviendra du mot qu'il a prononcé, à San-Remo, chez une aimable hôtesse, presque une Française : « Je monterai sur le trône, disait-il alors d'une voix singulièrement grave et profonde; je monterai sur le trône sans haine contre aucune nation, ne portant au cœur que l'amour du peuple allemand.»

La parole était belle. Sera-t-elle la devise de l'Empereur ? Tout permet de le croire ? Aujourd'hui, demain, dans quelques mois, il ne pourrait faire la guerre qu'à un pays : la France. Qu'y gagnerait-il, en admettant qu'il gagnât la partie ? Une province encore ? Ce n'est pas lot bien enviable. L'empire est déjà fort gêné par l'Alsace-Lorraine, cette plaie vive accrochée à son flanc. Espérerait-il encore tirer des milliards de la France aux abois ? A quoi bon ? La guerre coûte toujours plus qu'elle ne rapporte.

D'ailleurs, le Prince ne peut pas se faire illusion : les difficultés intérieures sont trop grandes pour qu'il puisse se créer des difficultés extérieures : le parti catholique va lever la tête. Le socialisme essaiera de sortir du rêve pour entrer dans l'action. Les rois sont mécontents. L'unité financière n'est pas commencée, et l'unité militaire ne saurait être œuvre terminée sans l'unité financière. Peut-être le Prince va-t-il se préparer à la guerre... mais par une longue paix.

Il ne faut pas, d'ailleurs, se représenter Guillaume comme un soudard tout d'une pièce, comme un caporal à la mode du fondateur de la monarchie prussienne.

Guillaume II veut être très Allemand, très Hohenzollern. Il se cambre dans son uniforme, se dresse dans sa petite taille. Mais, des Hohenzollern, il n'a ni la stature, ni la force, ni même la beauté un peu lourde et imposante.

On raconte qu'un jour, à une revue, il fut pris d'un saignement de nez. Comme son état-major s'empressait autour de lui, il s'écria en riant : « Ne faites pas attention, messieurs; c'est la dernière goutte de sang anglais qui sort de mes veines. »

Le mot est faux, sans doute parce qu'il n'a pas été prononcé, mais aussi parce que, s'il avait été prononcé, il serait une erreur. Malgré lui, à son insu, Guillaume est Anglais : Anglais par le physique, Anglais par le caractère, sinon par le cœur. Il a l'esprit de répartie, le mot cruel ou aimable, selon l'heure ; il a la passion des voyages ; il a la mobilité d'idées fixes, toutes choses qui viennent de l'autre côté de la Manche.

Son éducation même a été anglaise : il n'a pas eu, selon la tradition des Hohenzollern, un précepteur, un maître de fer, qui lui aurait appris l'orgueil et l'obéissance, la volonté et la passivité. Il a passé par le laminoir universitaire. Il a joué dans la cour du collège de Cassel avec ses futurs sujets, comme l'eût fait un fils de roi constitutionnel.

Suivant la tradition des Kronprinz de tous pays, il a laissé deviner que son règne serait l'antithèse vivante du règne qui vient de finir avant même d'avoir commencé. Il a pris le tremplin de l'autorité parce que Frédéric avait pris le tremplin du libéralisme.

Mais Frédéric Empereur avait donné à comprendre qu'il abandonnerait une partie du bagage parlementaire de Frédéric Kronprinz. Guillaume, lui aussi, adoucira les angles. L'empereur qui va descendre au tombeau avait dit : « La couronne est un remède. » Celui qui monte sur le trône pourra dire : « La couronne est le meilleur des professeurs. » D'ailleurs, l'avènement de Guillaume II n'est que le nouvel avènement du chancelier. Il n'y a rien de changé en Allemagne, il n'y a qu'un empereur de plus.

JEAN DE BONNEFON.

NOUVELLES DU JOUR

Nos ministres à Marseille

Paris, 16 juin. — MM. Floquet et Peytral sont partis, dans la soirée, pour Marseille.

La gauche radicale

Paris, 16 juin. — La gauche radicale s'est réunie aujourd'hui, avant la séance de la Chambre, sous la présidence de M. Laffon (Yonne), vice-président du groupe.

M. Laffon a exposé l'objet de la réunion. Il s'agissait de delibérer sur la situation résultant du rejet par le Sénat du projet de loi tendant à reporter au 1er juillet l'ouverture de l'année financière.

M. Laffon a invité le groupe à examiner s'il ne convenait pas de répondre par un acte au vote du Sénat et ensuite a demandé à la réunion de rechercher ce qu'il convenait de faire au point de vue du prochain budget.

Du débat qui s'est engagé, il résulte que la réunion, tout en manifestant son mécontentement du rejet du projet de l'année financière, considère qu'il n'y a pas conflit proprement dit, le Sénat ayant dans la limite de ses attributions légales, repoussé un projet de loi ordinaire que la Chambre avait voté. Il n'y a donc à faire aucune manifestation politique.

Mais la réunion est très préoccupée des conséquences que le rejet du projet Peytral aura sur la préparation du budget de 1880. Elle regrette que le projet de budget qui va être déposé par le gouvernement ne contienne, comme l'a fait prévoir le ministre des finances, aucune réforme fiscale.

En conséquence, la gauche radicale a chargé son bureau de se rendre auprès du ministre des finances pour faire une démarche toute amicale. Le bureau doit assurer le ministre du concours du groupe dont l'attitude en cette circonstance n'a rien de comminatoire.

Le bureau doit demander au ministre de s'efforcer d'incorporer, dans son projet de budget pour 1889 quelques-unes des réformes qui ont déjà été étudiées et qui pourraient être promptement réalisées.

Paris, 16 juin. — Le bureau de la gauche radicale, profitant de la présence du ministre des finances à la Chambre, a accompli immédiatement auprès de lui la démarche dont il avait été chargé.

M. Peytral a répondu que le projet de budget de 1889 serait déposé jeudi prochain, sur le bureau de la Chambre et a confirmé qu'il serait à peu de chose près la reproduction de celui voté pour 1888.

La brièveté des délais n'a pas permis au gouvernement de comprendre dans ce projet les réformes qu'il a l'intention de proposer et, d'ailleurs, le peu de temps qui reste pour la discussion du budget de 1889 par les Chambres ne permettrait pas d'examiner ces réformes.

Le gouvernement proposera celles-ci par voie de projets spéciaux.

En ce qui concerne les successions, il prend pour base le projet déposé par le cabinet Tirard, sous réserve de le modifier.

Pour les boissons, l'étude est en cours.

Enfin, au cours de la prochaine session extraordinaire, le ministre compte déposer un projet supprimant les prestations en nature.

La faiblesse du ministère Floquet

On lit dans la *Patrie* de ce soir :

« Le ministère présidé par M. Floquet aura beaucoup de peine à *terminer* le mouvement préfectoral.

» Il est remanié chaque jour sur les instances des députés comptant des préfets dans leur clientèle.

» Parmi les solliciteurs les plus ardents, on constate, non sans surprise, la présence de MM. Waldeck-Rousseau et Récipon, qui s'intéressent tous deux et pour les mêmes causes, paraît-il, à un préfet du centre de la France qui avait été très compromis ces temps-ci par ses trop grandes faiblesses pour les représentants les plus autorisés, tout d'abord, de la politique boulangiste dans le département que cet ancien industriel administre aussi mal qu'il dirigeait autrefois la compagnie des eaux dont il était l'administrateur principal. »

M. de Freycinet dans l'Est

Nancy, 16 juin. — M. de Freycinet, ministre de la guerre, venant de Châlons-sur-Marne, est arrivé à Nancy à trois heures cinquante-cinq.

Il a été reçu par le général Boisdenemetz, commandant la 11e division, et le général Quesnot, commandant le 21e brigade, avec lesquels il s'est longuement promené sur le quai de la gare. La conversation de M. de Freycinet et des généraux paraissait très animée.

Le ministre est reparti pour Epinal à quatre heures cinquante-huit.

LA MORT DE FRÉDÉRIC III

Nos lecteurs ont pu se rendre compte de la promptitude et de l'exactitude avec lesquelles nous avons été à même de les renseigner sur le grave événement qui s'est passé à Berlin et sur toutes ses conséquences. Nous complétons ces renseignements par les télégrammes qui nous sont parvenus, dans la journée de samedi et pendant la nuit :

(*De notre correspondant particulier*)

Proclamation à l'armée

Berlin, 16 juin. — Le rescrit de Guillaume à l'armée dit :

« C'est à une époque de deuil vraiment grave que la volonté de Dieu m'appelle à la tête de l'armée, mais la confiance avec laquelle je prends place est absolue et inébranlable, *parce que je connais la force*, le sentiment, l'honneur et le devoir que mes glorieux aïeux ont implantés dans l'armée.

Le rescrit rappelle le souvenir des deux derniers empereurs et leur amour pour l'armée.

« Moi et l'armée, dit-il, nous appartenons l'un à l'autre comme nous sommes nés l'un pour l'autre. Nous resterons unis par des liens indissolubles, soit que nous ayons, par la volonté de Dieu, la paix ou la tempête.

» Vous allez me prêter serment de fidélité et d'obéissance.

» Je vous promets toujours de vous rappeler que le regard de mes ancêtres vous contemple, et, dans un autre monde, vous aurez un jour à leur rendre compte de la gloire de l'armée. »

Le rescrit adressé à la marine est dans le même esprit.

Le couronnement de Guillaume II

Berlin, 16 juin. — Le nouvel Empereur est toujours avec sa famille au petit château de Marbre, situé à quelque distance du château de Friedrichkron, une des plus agréables de Postdam.

Il doit revoir à midi le prince de Bismarck, avec lequel il s'est longuement entretenu.

Fidèle à la tradition reprise par Guillaume Ier, le nouvel empereur se fera couronner roi de Prusse à Kœnigsberg dans le courant du mois d'octobre.

On sait que les rois de Prusse descendent d'un grand-maître de l'Ordre teutonique qui a jeté le froc aux orties.

Le bruit court qu'une proclamation à l'Alsace-Lorraine suivra le manifeste de Guillaume II au peuple de Prusse.

Retour aux vieilles traditions

On peut déjà, par certains indices, constater une sorte de réaction et de retour sensible aux vieilles traditions dont l'empereur Frédéric s'était un peu écarté.

On se rappelle, en effet, qu'au lendemain de la mort de Guillaume, Frédéric III avait lancé un décret supprimant le deuil national et laissant chacun libre d'exprimer le deuil comme il l'entendait.

Cette fois, ce même décret n'a pas été publié ; donc, le deuil national aura une durée de six semaines.

Autre trait à noter : Frédéric avait lancé une proclamation, aussitôt après la mort de son père.

Or, Guillaume II, revenant à une ancienne tradition, ne l'adressera qu'après les funérailles.

Les obsèques

Paris, 16 juin. — Au Conseil des ministres qui a été tenu, ce matin, M. Goblet a annoncé que les obsèques de l'empereur Frédéric auront lieu lundi.

Les funérailles auront un caractère essentiellement militaire et seront célébrées, en présence des membres de la famille impériale.

Les souverains ne seront pas représentés; en conséquence, il n'y aura pas lieu d'envoyer un ambassadeur extraordinaire représentant le gouvernement français.

M. de Münster est parti pour Berlin.

L'impression à Berlin

Berlin, 16 juin. — On constate, de plus en plus, que la mort de l'empereur Frédéric ne cause pas dans le public autant de sensation que la mort de l'empereur Guillaume.

Le train ordinaire de la vie a déjà repris et l'on peut constater une certaine indifférence en ce qui concerne le grand événement qui préoccupe toute l'Europe.

L'intérêt général se porte sur la question de savoir quelles seront exactement les tendances du nouvel empereur.

Pourtant, les mêmes manifestations se reproduisent, les drapeaux noirs ont réapparu, ainsi que les bustes aux fenêtres.

Les femmes sont vêtues de noir.

En noir, également, les étalages des boutiques.

Tous les enfants des écoles sont réunis pour entendre de leurs directeurs une sorte d'oraison funèbre.

L'embaumement de Frédéric III

Berlin, 16 juin. — L'embaumement a eu lieu, cette nuit par le même procédé employé pour Guillaume Ier.

L'autopsie n'aura pas lieu.

Le visage est déjà absolument méconnaissable.

L'impératrice n'a pas voulu permettre que le souverain fut photographié sur son lit de mort.

Les deux impératrices douairières

Berlin, 16 juin. — L'impératrice Victoria a télégraphié, hier, à l'impératrice Augusta :

« Ton bien-aimé fils unique n'est plus.

» Moi, je suis fière d'avoir été la femme de ce héros.

» Une de ses dernières pensées a été pour toi.

» Supporte coup terrible avec résignation et fierté. »

Le *Temps* dit que l'impératrice Victoria ne se retirera pas en Angleterre, elle ira avec les princesses résider sur les bords du Rhin.

Le langage des journaux allemands

D'après une dépêche de Berlin, adressée à la *Gazette de Cologne*, on croit, dans les cercles politiques, que la proclamation du nouvel empereur fera ressortir que la politique étrangère de l'Allemagne continuera de conserver le même esprit que celle de Guillaume et Frédéric et s'efforcera d'éviter tout conflit et de maintenir tous les traités existants.

Le nouvel empereur reportera sur M. de Bismarck la même confiance qu'avait son grand-père.

La *Gazette nationale* dit que les ennemis de la paix ont voulu représenter le nouvel empereur comme aspirant à la gloire militaire.

Tout souverain Allemand doit être soldat; mais les soldats allemands doivent être, avant tout, gardiens de la paix et ne tireront jamais l'épée que pour garantir leur renom ou leur sécurité. Il dépendra seulement de l'étranger que la paix soit maintenue.

L'empereur Guillaume et la France

Berlin, 16 juin. — Comme il fallait s'y attendre, on rappelle de nombreuses déclarations antérieures du nouvel empereur sur les sentiments qu'il professait à l'égard de la France.

Ainsi, on raconte qu'un jour cependant, le prince Guillaume protesta contre la réputation qu'on lui faisait et surtout contre la façon dont on interprétait certaines paroles de sa jeunesse.

C'était à Munich, chez le prince Léopold, qui avait alors pour hôte son beau-frère, le prince impérial d'Autriche.

Dans la conversation, le prince Guillaume dit à l'archiduc héritier Rodolphe :

« Si jamais je deviens empereur d'Allemagne, je ferai tout pour vivre en paix avec tous mes voisins. »

L'empire d'Allemagne n'est à fonder.

Prochain mouvement diplomatique

Berlin, 16 juin, 10 h. 35. — Il y aura prochainement un grand mouvement diplomatique.

On dit que le prince Radolin, maréchal de la cour du défunt empereur sera pourvu d'une ambassade.

La politique internationale du nouvel Empereur

Londres, 16 juin. — D'après des informations de Berlin, le *Standard* croit savoir que l'Empereur et M. de Bismarck, dans une conférence tenue hier, ont arrêté le programme de la politique internationale de l'Allemagne, laquelle n'est pas changée.

Elle continuera à être basée sur les traités de la triple alliance et visera au maintien de la paix générale et à l'union des trois puissances alliées.

Berlin, 16 juin. — La proclamation du nouvel empereur, qui paraîtra le lendemain des funérailles, insistera sur la continuation de la politique extérieure suivie jusqu'à présent et sur le maintien des traités existants.

A la Bourse de Paris

Voici un extrait du bulletin financier du *Paris* :

« *Deux heures.* — L'impression dominante dans le monde financier, à l'étranger comme à Paris, est que la mort de l'empereur Frédéric n'aura pas de conséquences immédiates, au point de vue de la politique extérieure.

» Par suite, la spéculation qui ne voit jamais qu'à un mois de date, se rassure et les marchés européens sont assez fermes.

» A Paris, on agit comme si rien d'important ne s'était produit, et ce sont les vendeurs qui se trouvent forcés de se défendre.

» Il faut voir là le résultat des achats du comptant, qui a fait le vide sur les rentes. »

Au Vatican

Rome, 16 juin. — Au Vatican, la mort de l'Empereur a beaucoup impressionné tout le monde, le pape surtout, qui connaissait très bien Frédéric III, tandis qu'il ne connaît pas Guillaume II. On craint dans l'entourage de Léon XIII le piétisme du nouvel Empereur et l'influence qu'a sur lui le pasteur Stœcker.

L'*Osservatore romano* publie le télégramme suivant que le nouvel Empereur, Guillaume II, a adressé au pape :

« Accablé de douleur, je vous fais part de la mort de mon père bien-aimé qui s'est éteint doucement, ce matin à onze heures et quart.

Léon XIII a répondu par une lettre exprimant ses profondes condoléances à l'empereur et à tous les membres de la famille impériale.

Une conversation avec l'ambassadeur d'Allemagne à Paris

Un rédacteur du *New York Herald* (édition de Paris) a eu une entrevue avec M. le comte Munster. Nous reproduisons cet entretien :

« C'est une terrible perte pour nous, dit l'ambassadeur, et je ne puis dire combien, personnellement, elle m'est douloureuse. Je connaissais intimement l'empereur depuis de longues années, et j'ai pu, mieux que personne, apprécier ses grandes qualités. C'était un noble caractère, un homme exceptionnel.

» Vous savez avec quel courage il a supporté ses souffrances. Il faut plus d'héroïsme pour supporter d'aussi terribles choses que pour affronter les dangers d'un champ de bataille.

» Je l'ai vu la dernière fois, à San Remo. Il paraissait alors si horriblement malade que je ne croyais pas qu'il pût vivre deux jours de plus.

» — Permettez-moi, Excellence, de vous adresser une question délicate. Craignez-vous que les relations amicales entre la France et l'Allemagne puissent être rompues par suite de la mort de l'Empereur.

» — Je ne le crois pas du tout, répondit le comte Munster. Nous ne désirons certainement pas que cela arrive et je suis convaincu que les Français sont du même avis. Nous avons été excessivement touchés des témoignages de sympathie qui sont parvenus à l'ambassade. Les sentiments de regrets pour la personne de l'Empereur m'ont paru être sympathiques et sincères.

» — Ma position ne me permet pas d'en dire davantage, ajouta son Excellence, en réponse à une autre question. « Mais le nouvel Empereur est sage et prudent. »

» — Je suppose, Excellence, qu'il n'y a rien de vrai dans la nouvelle de votre départ de Paris ?

» — Rien du tout, autant que je sache, répliqua l'ambassadeur. C'est un de ces canards comme il en paraît parfois dans la presse. »

**

Paris, 16 juin, 11 h. 15.— Contrairement à la nouvelle donnée, cette après-midi, M. de Munster n'est pas parti à Berlin.

Au dernier moment, il a reçu une dépêche de M. de Bismarck disant de rester à son poste.

Un service funèbre sera célébré lundi, à Paris.

Berlin, 16 juin, 11 h. 15.— C'est le docteur Mackenzie qui a constaté le décès de l'Empereur.

L'impératrice s'est évanouie auprès du cadavre.

Vous pouvez affirmer que, sur les conseils des médecins, l'impératrice Victoria aussitôt après les funérailles, se rendra en Italie avec ses filles, peut être à San-Remo.

Berlin, 16 juin. — On commente beaucoup le fait que l'empereur a adressé une proclamation à l'armée avant celle destinée au peuple allemand.

Le passage où il est dit : « Nous appartenons l'un à l'autre, nous sommes nés l'un pour l'autre, » a produit une mauvaise impression dans le monde diplomatique.

Quand M. de Bismarck a remis au nouvel empereur, pour la forme, la démission des ministres, ce dernier l'a embrassé à nouveau en lui disant simplement : « Je n'aurai jamais d'autre ministre que vous. »

On dit que, M. de Puttkammer ne serait pas réintégré. Il se confirme qu'il ira à Paris remplacer M. de Munster qui décidément est sacrifié.

Le nouveau ministre de l'intérieur est M. le comte de Gedlitz.

On parle de nombreux changements dans le commandement supérieur de l'armée.

On signale déjà une certaine agitation dans les comités socialistes.

Berlin, 16 juin. — Le lit sur lequel est étendu l'empereur disparaît sous les fleurs.

On s'occupe de la décoration de l'église de la Paix, toutes les colonnes sont recouvertes de feuillage et de fleurs.

Les préparatifs, en vue de l'exposition du corps, dans la galerie des Jaspes, sont terminés.

Tous les préparatifs ont été surveillés spécialement par le prince Henri et sa femme.

Ce matin, l'impératrice Victoria et le général Michke, ami intime de l'empereur défunt, sont restés longtemps devant le corps de Frédéric.

L'autopsie de l'Empereur a eu lieu tard dans l'après-midi; outre les médecins qui soignèrent Frédéric, étaient présents MM. Virchow et Waldeyer.

L'existence du cancer a été constatée.

Saint-Pétersbourg, 16 juin. — Le grand-duc Wladimir est parti, cette après-midi, pour Berlin assister aux obsèques de l'Empereur. La Bourse de Saint-Pétersbourg sera fermée lundi.

**

Berlin, 16 juin. — Malgré la pluie qui n'a cessé de tomber toute la journée, une foule nombreuse s'est rendue à Postdam; elle était composée en partie de fonctionnaires avec leurs familles, d'officiers en petit nombre accompagnant des dames portant des couronnes.

Sur le désir exprimé par l'impératrice et les membres de la famille impériale, on avait considérablement restreint les permissions nécessaire pour pénétrer dans le château.

Bon nombre de visiteurs non prévenus ont fait le voyage inutilement.

Vers 4 heures, un officier de garde a lu à la foule un ordre émané de la chancellerie, enjoignant de fermer le château même aux personnes munies de cartes; on devait prendre, en effet, les dispositions nécessaires pour transporter le corps de l'Empereur dans une des salles des Jaspes ou a eu lieu à six heures un service religieux.

Berlin, 16 juin. — On affirme que le Reichstag sera convoqué le 25, pour entendre la lecture du message impérial.

Quelques jours après probablement, l'empereur prêtera solennellement serment à la constitution, devant le Landtag prussien.

La proclamation, au peuple prussien seul, sera faite très prochainement.

UN SOUVENIR DE SAN-REMO

M. de Blowitz, correspondant parisien du *Times* vient de publier une étude intéressante sur les deux voyages du kronprinz d'hier, empereur aujourd'hui, à la villa Zirio, de San-Remo, pendant la maladie de son père ; nous détachons de cette étude les passages suivants :

« Le 9 novembre 1887, à six heures trente du soir, le prince Guillaume de Prusse, le kronprinz actuel, entra dans la gare de San-Remo. Les autorités locales, le prince Henri et les aides de camp du prince impérial l'attendaient sur le quai. Avec les allures spontanées qui le caractérisent, le prince courut au-devant de son frère aîné pour se jeter dans ses bras, car il y avait quelques semaines déjà qu'il ne l'avait vu. Que s'était-il passé depuis leur séparation ? Le prince Guillaume arrêta cet élan fraternel avec une hauteur marquée. Il y eut dans son aspect quelque chose de mesuré, d'officiel et de hiérarchique.

» Cette attitude, qui procédait à la fois d'un sentiment d'autorité sur les autres et de conscience de soi-même, frappa tous les siens. Elle étreignit le rire sur les lèvres de ses sœurs, jeta un voile de tristesse sur la physionomie du malade et produisit sur la princesse impériale une impression nerveuse. Tout le monde sentait que c'était le maître de demain qui était venu ; qu'il ne s'agissait point d'un fils alarmé, mais d'un voyageur fiévreux et pressé, qui venait voir les choses de près et par lui-même, et qui ne s'était pas donné pour mission de s'attendrir en route...

» Dans la soirée du jour où eut lieu la grande consultation entre les médecins allemands et autrichiens à laquelle assistaient les deux médecins anglais, le prince Guillaume fit une nouvelle visite, et annonça son départ pour le lendemain, 12 novembre, à neuf heures du matin. « Ah! tant mieux, dit une des personnes qui se trouvaient là, alors le prince va mieux et la consultation a été rassurante? » Le prince Guillaume regarda avec une sorte de surprise la personne qui venait de parler :

« Mais non, répondit-il, au contraire, mon père, comme on le prévoyait à mon départ de Berlin, est perdu. Son mal est absolument cancéreux. C'est une affaire de jours, peut-être de semaines. Je pars, parce qu'il n'y a plus rien à espérer en prolongeant ma visite. Mon grand-père est très affaibli, le tsar va venir, et ma présence à Berlin est indispensable. Je pense que j'aurai encore le temps de revenir ici. »

» Le 2 mars, pour la seconde fois, à neuf heures du matin, le prince Guillaume vint à San-Remo, pour rendre visite à son père. Il avait, dans l'intervalle qui séparait le 12 novembre du 2 mars, subi une transformation nouvelle. Il laissait à Berlin un empereur presque agonisant, il retrouvait à San-Remo un homme ressuscité, malgré toutes les prévisions et qui serait empereur demain.

» Il y retrouvait la future impératrice, la femme ayant conscience du courage indomptable et victorieux qu'elle avait déployé et qui ne devait supporter aucune attitude contraire à son autorité d'aujourd'hui, à ses droits de demain. Il avait, en outre, avec le fétichisme qu'il professait à son égard, écouté pendant de longues heures les théories du chancelier; il en avait reçu des conseils et des règles de conduite, et, dans ses rapports avec toute sa famille, il suivait avec une véritable discipline militaire la direction qui lui avait été imprimée.

» Il avait perdu ces airs de hauteur envers son frère et ses sœurs ; ces allures dédaigneuses envers ceux qui ne le traitaient pas en empereur. Il se montrait soucieux de l'état de son père, déférent, même respectueux envers sa mère, et cachait moins, derrière des allures moins officielles, ses prédilections ou ses antipathies intimes.

» Il faisait, avec son frère, ses sœurs et le duc de Saxe-Meiningen, des excursions en bateau à vapeur qui prenaient les après-midi, et pendant une des matinées qu'il passa à San-Remo, il fit même, avec la princesse impériale et un de ses aides-de-camp, une longue promenade à pied à travers les bois d'oliviers. Pendant cette promenade, il se montra gai, dépouillé de préoccupation et enjoué dans la conversation, que la princesse elle-même répéta ensuite à table.

» Il valait mieux, lui avait-il dit, n'avoir que des garçons, parce que, quand on a une fille, cela donne tout de suite beaucoup plus d'embarras et fait des dépenses plus grandes. Il faut avoir, tout de suite, une gouvernante, une dame, « plus ou moins d'honneur » et tout un attirail compliqué. Tandis que, lorsqu'on n'a que des garçons, on les habille tous de la même façon, en uniforme. On prend une pièce de drap et on y taille pour tous.

» Mes garçons, disait-il, sont tous habillés en artilleurs, même le plus petit, qui n'a que dix-huit mois, et qui est caporal. A son dernier jour de fête, j'ai pris le commandement de cette troupe et je l'ai fait défiler devant l'empereur. C'est la dernière fois qu'il a ri, presque aux larmes, quand il a vu le petit caporal défiler devant lui, droit et raide, en tournant la tête, au commandement dans la direction de son grand-père, et, ajoutait-il en terminant, j'espère bien que c'est encore un garçon qui va me naître. »

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL)

Séance du samedi 16 juin 1888.

Présidence de M. DEVELLE.

La séance est ouverte à 2 heures.

Il est procédé au 3e tour de scrutin pour l'élection d'un secrétaire de la Chambre.

La mise en adjudication des bureaux de tabac

La Chambre prend en considération la proposition de M. Letellier et de plusieurs de ses collègues, ayant pour objet la mise en adjudication des bureaux de tabac.

Les chemins vicinaux

L'ordre du jour appelle la première délibération sur le projet de loi, ayant pour objet de régler les conditions auxquelles les départements et les communes pourront emprunter pour la construction des chemins vicinaux.

La discussion est ajournée à samedi.

Le travail des enfants et des femmes dans les établissements industriels

La Chambre reprend la suite de la première délibération sur le projet de loi concernant le travail des enfants, des filles mineures et des femmes, dans les établissements industriels.

M. Rigaut. — Je ne puis admettre l'article 4 qui interdit le travail de nuit, aux enfants âgés de moins de dix-huit ans, aux filles mineures et aux femmes de tout âge. La France jusqu'à ce jour est restée fidèle au principe de la liberté du travail.

C'est méconnaître l'esprit de la race française que de vouloir réglementer le travail.

L'interdiction du travail de nuit rendrait impraticable l'excellente combinaison qui consiste à réduire le travail à huit heures, en divisant la journée en trois périodes égales.

Ce n'est que la liberté qui peut fournir la solution de toutes les difficultés.

M. Marty. — On comprend l'intervention des législateurs quand il s'agit des enfants ou des mères de famille.

Mais pourquoi interdire le travail de nuit aux filles majeures, aux veuves, aux femmes mariées dont les enfants sont déjà grands.

En fait, le travail des femmes passera aux mains des hommes, et l'on n'aura réussi qu'à aggraver l'infériorité de situation des femmes.

On ne fermera pas les brasseries et autres établissements peu recommandables, et c'est là qu'elles seront réduites à chercher le travail dont elles ont besoin.

M. le rapporteur.— Douze inspecteurs sur quinze se sont prononcés dans l'enquête pour l'interdiction du travail de nuit à toutes les femmes.

Ce travail est nuisible à la santé, il est une source de désordres et de scandales dans les ateliers.

Les plus importantes Chambres de commerce sont favorables à l'interdiction.

Les Conseils de prud'hommes, les Conseils généraux sont, en grande majorité, du même avis.

Le travail de nuit pour les femmes est interdit en Angleterre et en Suisse et aussi, avec quelques exceptions, en Autriche et dans l'empire allemand.

Les ouvriers, les faits le prouvent, aiment mieux prolonger le travail de jour qu'être obligés de travailler la nuit.

La question du travail dans les magasins reste réservée pour la deuxième lecture.

Il ne s'agit en ce moment, que du travail dans les usines et ateliers.

M. Bernard-Lavergne.— Il y a dans le Midi des industries dans lesquelles les femmes qui travaillent la nuit ne travaillent pas le jour.

Va-t-on les priver de leur salaire sous prétexte de ne pas les surmener ?

J'aurais admis la loi pour les ouvriers mineurs mais, telle qu'on l'a faite, la loi est impraticable

M. le Président donne lecture du premier paragraphe de l'article 4 ainsi conçu : « Les enfants âgés de moins de dix-huit ans, les filles mineures et les femmes de tout âge ne peuvent être employées à un travail de nuit.

M. Yves Guyot. — Je demande la suppression des mots « et les femmes de tout âge. »

Par 282 contre 227, cette suppression est adoptée.

Le reste du dernier paragraphe est adopté.

Le secrétaire est enfin élu

Le Président fait connaître à ce moment, le résultat du scrutin pour la nomination d'un secrétaire de la Chambre.

Nombre de votants, 164.
Bulletins blancs, 9.
Suffrages exprimés, 155.

M. Hurard a obtenu 142 suffrages et est en conséquence proclamé secrétaire.

Reprise de la discussion

Un amendement de M. Keller tendant à faire considérer comme travail de nuit tout travail entre sept heures du soir et cinq heures du matin n'est pas adopté.

Le 2e paragraphe est adopté ainsi que l'ensemble de l'article 4.

La disposition relative à l'obligation du repos hebdomadaire pour les femmes, (art. 5) est adoptée par 355 contre 141.

Un amendement de Mgr Freppel tendant à rendre obligatoire le repos du dimanche pour les enfants de dix-huit ans et pour les femmes de tout âge est présenté.

L'amendement de Mgr Freppel est repoussé par 223 voix contre 167.

La clôture est prononcée et l'article 5 adopté.

M. Renard demande sur l'article que l'exception donnée pendant trois ans aux fabriques de sucre et de verreries soit étendue aux usines métallurgiques.

Le rapporteur dit que la commission accepte l'addition des usines métallurgiques, mais insiste pour que l'exception ne soit applicable que pendant trois ans, on verra alors s'il y a lieu de la maintenir.

L'article visera toutes les usines à feu continu.

L'amendement de M. Renard est repoussé; l'art. 6 est adopté.

La suite de la discussion est renvoyée à lundi,

La séance est levée à 6 h. 05.

UNE ÉMOTION

Je n'ai jamais été grand chasseur ; je n'ai jamais compris la passion, si vive cependant, de la plupart d'entre nous, pour ce sport cruel qui n'a d'excuse que notre gourmandise. Et j'ai chassé pourtant. Mais quel chasseur ! mon indifférence, mes distractions, mes grains de plomb perdus, me valaient à bon droit, les récriminations, les reproches et les railleries de mes compagnons d'alors.

Dans le nombre, il en était un, surtout qui ne les ménageait pas; le commandant Berneret, un grand gaillard, haut en couleur, cheveux ras, moustache en brosse, et caractère.. comme la moustache. Il tenait un peu du hérisson. Qui l'approchait risquait de se piquer; mais la piqûre était légère. Sorte de bourru bienfaisant, le commandant Berneret faisait, sous ce rapport, plus de bruit que de besogne En dépit de ses brusqueries, et de ses yeux en boules de loto, il était et restait toujours le meilleur des hommes.

Comme tous les vieux soldats, le commandant aimait à rappeler ses campagnes, ses exploits et ses aventures. Il ne se fit donc pas prier.

— C'était, nous dit-il, en Algérie, aux environs de Boghar. Je côtoyais une pente aride à sa base, couronnée à son sommet d'oliviers sauvages et de buissons de lentisques. J'étais à cheval. En tournant la terre grise et unie, au-dessous d'un rocher, un point noir de grosse dimension qui disparut brusquement dans une anfractuosité du sol,

— Quelle bête est-ce là ? me dis-je.

Et ma foi, tout las que j'étais, je voulus en avoir le cœur net. Je fis signe à Si-Yahya, un chorfa qui était à mon service depuis trois ans ; je lui donnai mon cheval et m'approchai doucement de la roche au-dessous de laquelle avait disparu l'animal en question.

Je me tins immobile, à plat ventre, la tête seule allongée au-dessus de la pierre. Au bout d'un instant, je vis surgir d'un trou un museau noir, une tête inquiète qui promena autour d'elle son regard effaré, puis un corps tout entier. C'était un porc-épic.

Effrayé par un mouvement involontaire que je fis, il prit sa course sur le flanc de la colline et il disparut.

Comme tous les rongeurs, le porc-épic se terre profondément ; et sa chasse est estimée aussi difficile que sa peau est réputée succulente. C'est, en outre, un animal très vif, très peureux, comme le montrent la brusquerie de ses allures, la mobilité de son regard et les contractions fréquentes de son museau.

Les Arabes, pour s'en emparer, n'ont d'autre ressource que de le poursuivre jusqu'au fond de son terrier, où se glisse le plus mince de la bande, un enfant, d'ordinaire, qui tue l'animal, acculé dans sa demeure et l'emporte.

A la vue d'un gibier si rare, je sentis revenir toute la vigueur de mes membres, et voulus m'assurer de sa demeure habituelle, pour venir, en temps opportun, lui faire la chasse à ma manière.

Le porc-épic, en animal prudent, s'éloigne rarement beaucoup de son gîte; il ne le quitte que prudemment, le soir ou le matin. Je le savais et pensai qu'en peu de temps j'aurais connaissance du terrier.

J'appelai Si-Yahya, lui donnait l'ordre de ramener les chevaux dans la direction du fort — je comptais le rejoindre avant peu — puis, mon fusil sous le bras, je gravis les pentes du mamelon, inspectant chaque mouvement du sol pour y découvrir l'ouverture dans laquelle avait dû disparaître mon porc-épic.

Aiguillonné par la curiosité, j'arrivai au sommet sans presque m'en douter.

Le terrain avait changé d'aspect. Aride par places, il était couvert, çà et là, de bouquets de houx, de genévriers, de genêts épineux. Le lieu semblait fait exprès pour cacher la retraite d'un rongeur. Aussi mettais-je de plus en plus d'activité et de soins à ma recherche.

De buisson en buisson, de pierre en pierre, j'atteignis un petit bois d'oliviers, derrière lequel une énorme roche, minée à la base, couverte, à son sommet, de plantes et de mousse, abritait un trou sombre, qui semblait habituellement donner accès à un animal.

Je me baissai ; je l'examinai ; j'en fis le tour ; et, m'allongeant enfin de mon mieux à travers les branches de houx, dont les pointes me déchiraient la figure, je jetai un regard curieux dans le trou. C'était un terrier.

En fouillant avec la main, j'acquis la certitude que c'était celui que je cherchais. Je venais de trouver un des piquants de l'animal détaché fortuitement de sa redoutable armure.

Tout fier de mon succès, je ne songeais plus qu'à bien examiner l'endroit et à prendre des points de repère, afin de pouvoir, le lendemain, revenir accompagné de deux bons bassets.

La place était facile à reconnaître. Le rocher seul eût suffi, tant ses lignes bizarrement contournées attiraient l'attention.

— Allons, pensai-je, il aura de mes nouvelles.

En même temps, je me retournais pour descendre le versant du mamelon et reprendre la route de Boghar.